

Soulèvement

« Ainsi se lira – ce bouquin je parie. Ce ne sera pas comme mes Ecrits dont le livre s'achète : dit-on, mais c'est pour ne pas le lire. [...] En écrivant Ecrits sur l'enveloppe du recueil, c'est ce que j'entendais moi-même m'en promettre : un écrit est fait pour ne pas se lire. »

C'est par cette postface que Lacan clôt la parution du séminaire, Les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse, postface qui peut être éclairée par cette autre citation :

« Mais qui entendra, même parmi ceux-là qui sortant de notre méditation de cet acte, ce qui pourtant s'indique en clair dans ces lignes même, d'où demain viendra à être relayé le psychanalyste, comme aussi bien ce qui dans l'histoire en tint lieu ? Nous sommes pas peu fier, qu'on la sache, de ce pouvoir d'illecture que nous avons su maintenir inentamé dans nos textes pour parer ici par exemple à ce que l'historialisation d'une situation offre d'ouverture, bénie, à ceux qui n'ont de hâte qu'à l'histrioniser pour leurs aises. Donner trop à comprendre est faire issue à l'évitement et c'est s'en faire le complice que de la même livraison qui remet chacun à sa déroute, fournir un supplément d'Ailleurs pour qu'il s'empresse de s'y retrouver » » Acte analytiques p 382 Autres écrits

Ces phrases permettent-elles d'entrer dans l'illecture de Blanchot ? Cela ne peut passer selon moi que par un usage peut être immodéré de la citation, il faut la faire entendre.

C'est à poser d'emblée que la matérialité de son écriture travaille, depuis l'impossible, le non-rapport, qui visent à dénuder la négativité des polarités respectives que sont: il n'y a pas d'écrivain, il n'y a pas de lecteur, et ainsi il n'y a pas de livre, chacune d'elles n'étant présente qu'en tant qu' « absentéisés » mais dépendant les un(e) des autres, postes d'une fonction qui les anticipe, évidés, en attente : le livre est à venir, toujours absent, l'auteur est extérieur à son écriture. Cependant travailler depuis leur absence c'est déjà leur supposer une présence.

Ces polarités se dédoublent à leur tour : auteur/écrivain, lecteur/lecture, dire/dit, parole/écriture amplifient leur mouvement de dissolution singulière, elles se défont non sans avoir par le ressassement, la répétition produit une trace effacée :

De toute façon la mort est besogneuse et la parole porteuse de mort tout comme l'écriture de ce qui choisit :

« Autrement dit, on ne peut remonter de l'extériorité comme loi à l'extériorité comme écriture ; remonter, ici serait descendre. C'est-à-dire : on ne peut « remonter » qu'en acceptant, incapable d'y consentir, la chute, chute essentiellement aléatoire dans le hasard inessentiel (cela que la loi appelle dédaigneusement jeu – le jeu où chaque fois tout est risqué, tout est perdu : la nécessité de la loi, le hasard de l'écriture. L'écriture reste hors de l'arbitrage entre haut et bas.

Je dédie (et dédis) ces pages incertaines aux livres où déjà se produit en promettant l'absence de livre et qui furent écrits par - , mais que le défaut de nom ici seul les désigne dans l'amitié. » Entretien Infini p636

Dire et dédire, (jeu de lettres délimitant des champs qui ne sont pas à confondre et pourtant d'un seul tenant), une, la parole est un acte qu'il faut relever, Blanchot s'en remet à la lecture de quelques autres, supposés, qui s'en feront les porteurs (*Tenir parole* dans *l'Entretien infini*), l'absence de livre restant une promesse. La disparition du nom, le trou par lequel il ne cesse de se rappeler à son absence, peut être aussi et c'est une vraie question me semble-t-il, plus présent encore du fait de son absence. La dissolution du nom, n'est-ce pas un appel à l'agrafage ?

« Un mot oublié nous manque, il se désigne encore par ce manque ; nous l'avons comme oublié et ainsi le réaffirmons dans cette absence qu'il ne semblait fait que pour remplir et en dissimuler la place. Dans le mot oublié, nous saisissons l'espace à partir duquel il parle et qui maintenant nous renvoie à son sens muet, indisponible, interdit et toujours latent ». (*Entretien Infini*, p. 289.)

Cette dernière note infra-paginale de *l'Entretien infini* expose ce qu'il en est de l'acte en tension: mise en jeu de la mort à vivre et la vie à mourir, au risque de la folie : *« Ces singularités, distribuées le long d'une droite perverse, mourir, devenir-fou, écrire. »* Le pas au-delà p 144

Blanchot met en jeu sa vie dans l'écriture, dans l'acte, et met tout en cause (mouvement de relance de la parole), en parcourant les limites qu'il repousse, écriture d'une matière dans laquelle il peut s'enliser, rappelant Orphée, il pourrait persister et tenir l'« infiniment mort », Orphée ne rejoint pas Eurydice mais « la présence de son infinie absence ». Certaines pages de *Le pas au-delà* par exemple témoignent de la fragilité de la matérialité des mots auxquels il se tient. Mots devenant non pas prises assurées mais vertige, chargés d'un excès d'épaisseur en abyme, comme écrit par les mots qui s'émancipent et s'agencent entre eux, sans lui, désignant une extériorité, un dehors, lui se faisant le scribe d'une parole qui lui échappe :

« Au neutre répondrait la fragilité de ce qui déjà se brise : passion plus passive que tout ce qu'il y aurait de passif, oui qui a dit oui avant l'affirmation, comme si le passage de mourir y avait toujours déjà passé, précédent le consentement. Au neutre – le nom sans nom- rien ne répond, sauf la réponse qui défaille, qui a toujours failli répondre et failli à la réponse, jamais assez patiente pour « passer au-delà », sans que ce pas au-delà soit accompli. » *Le pas au-delà* p 162.

« La transgression transgresse par passion, patience et passivité, transgressant toujours le plus passif de nous-mêmes en ce « mourir par légèreté de mourir » qui échappe à notre, présence et par laquelle nous nous échappons sans pouvoir nous dérober. » *Le pas au-delà* p 162-163.

Ce que laissent choir ces fragments sont les lettres qui se détachent et encombrant le flux:

« Ecrire marque et laisse des traces, mais les traces ne dépendent pas de la marque et, à la limite ne sont pas en rapport avec elle. Les marques ne renvoient pas au moment de la marque, elles sont sans origine mais non sans fin...comme s'il n'y avait pas une trace, mais des traces, jamais les mêmes et toujours répétées. La marque d'écriture. Marquer c'est d'une certaine façon ...déjà exiger la ligne de démarcation à ne pas franchir et l'exiger cependant comme à partir de son franchissement en vue d'un tout autre espace. » *Le pas au-delà* p 77

L'usage de la lettre chez Blanchot porte à entendre derrière le cours de la fluence les allitérations, sifflantes dans les deux citations précédentes, la récurrence des roulements du r ou les bégaiements du p, ce qu'il considère la lettre comme détachée de lui, délimitant

l'éventualité de champs. « *La lettre des livres n'est jamais établie, établie et fixée, comme celle de la loi, mais toujours appelée par le mouvement d'un sens encore privé d'horizon..* » *Lettre à Johannes Hübner le 18 juillet 1963* p 41 (*Correspondance Maurice Blanchot, Edititons Kimé*

Ce n'est cependant pas un suicide, comme Artaud a pu appeler Van Gogh, « *Le suicidé de la société* ». Un texte « *La seconde mort* » dans *l'Espace littéraire* dénoue ce qu'il appelle « *L'étrange projet ou la double mort* » : le suicide serait un leurre, on ne peut pas décider de supprimer sa propre vie, (la mort est impersonnelle n'appartient pas en propre est à vivre), car ce serait croire dans la puissance du vouloir, ce n'est qu'illusoire, la mort échappe toujours à qui croit la maîtriser :

« *C'est pourquoi, le suicide reste essentiellement un pari, quelque chose de hasardeux, non pas parce que je me laisserais une chance de vivre, comme il arrive quelque fois, mais parce que c'est un saut, le passage de la certitude d'un acte projeté, consciencieusement décidé et virilement exécuté à ce qui désoriente tout projet, demeure étranger à toute décision, l'indécis, l'incertain, l'effritement de l'inagissant et l'obscurité du non-vrai.* » *Espace Littéraire* p 127

Acceptation de l'écriture en tant qu'elle est consentement au congédiement de la posture « virile » lacanienne et à l'acquiescement au contingent à ce qui advient, un dire que oui.

« *L'écrivain qui écrit une œuvre se supprime dans cette œuvre, et il s'affirme en elle. S'il l'a écrite pour se défaire de soi, il se trouve que cette œuvre l'engage et le rappelle à lui, et s'il l'écrit pour se manifester et vivre en elle, il voit que ce qu'il a fait n'est rien, que la plus grande œuvre ne vaut pas l'acte le plus insignifiant, et qu'elle le condamne à une existence qui n'est pas la sienne et à une vie qui n'est pas la vie. Ou encore, il a écrit parce qu'il a entendu, au fond du langage, ce travail de la mort qui prépare les êtres à la vérité de leur nom : il a travaillé pour ce néant et il a été lui-même un néant au travail. Mais, à réaliser le vide, on crée une œuvre, et l'œuvre, née de la fidélité à la mort, n'est finalement plus capable de mourir et, à celui qui a voulu se préparer une mort sans histoire, elle n'apporte que la dérision de l'immortalité.*» *Espace littéraire*

L'illecture des écrits de Blanchot relèvent de la décision de tenir les textes hors de portée d'un « traitement » vélocé et les laisser agir en sous-main, non pour les laisser intact mais au contraire pour en supporter les effets, et leur poids.

C'est à partir de leur impossibilité réciproque et à contretemps qu'écriture et lecture se détachent l'une de l'autre au point de dériver, de tourner autour d'un trou qui serait le livre absent. Dans cet espace, peut-être appelé par Blanchot « espace littéraire » se déplie l'interrogation : en quoi l'écriture nous précède-t-elle (référence à Duras lue par Lacan) sur les questions qui intéressent la psychanalyse, et en particulier sur la lecture de l'acte? La portée de sa lecture/écriture est d'éclairer les littoralités qui s'en engendrent, à ne pas se fondre l'une dans l'autre, mais à maintenir la disparité des places, mais pas l'une sans l'autre :

« *S'approcher fait le jeu de l'éloignement. Le jeu du lointain et du proche est jeu du lointain. S'approcher des lointains est la formule qui tente de faire éclater les lointains au contact d'une présence alors qualifiée de lointaine, comme d'une certaine façon elle l'est tous ; ainsi à nouveau présence et lointain auraient partie liée : présence lointaine, lointain d'une présence, les lointains seraient présent là-bas....Etre proche, c'est n'être pas présent. Le proche promet ce qu'il ne tiendra jamais. Louange à l'approche de ce qui échappe : la mort prochaine, le lointain de la mort prochaine.* » *Le pas au-delà* p 99

Dans *l'Entretien infini* un chapitre est consacré à la question de la question, celle de savoir comment interroger le contemporain, en s'interrogeant sur « la dignité » accordée à la question et son poids. Blanchot caractérise ce mouvement lancinant de la question par la prégnance d'« arracher » une réponse : « *La réponse est le malheur de la question* ». Il rappelle que Freud parle des questions posées de façon incessante et insatiable par les enfants qui n'ont d'autre visée que de tourner autour de la seule question qu'ils se posent celle de l'origine.

« Le questionnement est le détour qui parle comme détour de parole et l'histoire à son tournant.... De ce détournement, le mouvement de la fuite nous donne aussi une idée : de là que nous puissions par ce mouvement chercher à apprendre quelque chose sur le questionnement....La parole fuit plus vite, plus essentiellement que la fuite. Elle détient dans le mouvement de dérober l'essence de la fuite ; c'est pourquoi elle la parle, elle la prononce. » p28 Pas au delà

La question est une fuite, un détour qui permet de différer la réponse suturante du trou de la question, que Lacan découvre par le refus de répondre « *Je te demande de me refuser ce que je t'offre..parce que c'est pas ça* » par l'« amour », la réponse à laquelle il faut se refuser.

« Je refuse cette parole par laquelle tu me parles, ce discours que tu m'offres pour m'y attirer en m'apaisant, la durée de tes mots successifs où tu me retiens dans la présence d'une affirmation, et surtout ce rapport que tu crées entre nous par le seul fait que tu m'adresses la parole jusque dans mon silence qui ne répond pas. »- « Qui es-tu ? » - « Le refus de discourir, de pactiser avec la loi d'un discours. » ...Mais, dans ta logique, je suis là aussi, dénonçant l'oppression d'une cohérence qui se fait loi et je suis là avec ma violence qui s'affirme sous le masque de ta violence légale, celle qui soumet à la prise de la compréhension. »-« J'ai inventé l'irrégularité poétique, l'erreur des mots qui se brisent, l'interruption des signes, les images interdites pour te dire, et te disant, te faire taire. » Le pas au-delà p 159/160

Dans son texte « Ouverture de ce recueil » des *Ecrits* 1966, Lacan reprend la phrase de Buffon « Le style est l'homme même » poursuivant « *Le style c'est l'homme, en rallierons-nous la formule, à seulement la rallonger : l'homme à qui l'on s'adresse ?* »

Peut-on partir de cette citation pour tenter d'aborder la place dévolue au lecteur chez Blanchot en nous étayant sur le lien fait par Lacan entre lecteur/écriture, et en posant le retour sous une forme inversée du discours, et qu'il inclue d'emblée le lecteur/auteur dans un même lien moebien ?

Lire tes ratures/ le lecteur

C'est qu'en effet le lecteur chez Blanchot est censé y mettre du sien, ce qui est aussi la tâche à laquelle Lacan enjoint le lecteur comme le sujet : il faut s'y coller.

Le lecteur dupe et peut être séduit et en acceptant la fiction, mais lui incombe une responsabilité immense qui tient à la part qui lui échoit:

« Qu'est-ce qu'un livre qu'on ne lit pas ? Quelque chose qui n'est pas encore écrit. Lire, ce serait donc, non pas écrire à nouveau le livre, mais faire que le livre s'écrive ou, soit écrit-cette fois sans l'intermédiaire de l'écrivain, sans personne qui l'écrive. » Esp lit p 256

Cette position distribuée par le mouvement presque inexorable de l'écrit, requiert qu'y assiste un « plus un », sans qualité, peut être le livre puisqu'en effet pour Blanchot pour que de l'écrit ait lieu, qui, pour aller son court, doit maintenir sa fluence, pour qu'il y ait trace de l'oubli de

l'écrit, il est nécessaire qu'un lecteur relève l'écrit, lecteur et écrivain tous deux pris dans le non-savoir de ce qui s'écrit et de ce qui se lit. Etrange couplage qui pourrait ouvrir vers une question : ce qui s'écrit/se lit ne sont-ils pas la trace d'un « ça lit/s'écrit », c'est-à-dire d'un écrivain « écrit/lu » par l'écrit ?

Mais encore le lecteur doit-il rester en réserve, et ne pas accepter d'accéder à la place d'exception qui lui échoit, s'il se met à y croire :

«Le lecteur est lui-même toujours foncièrement anonyme, il est n'importe quel lecteur, unique mais transparent ; » Espace littéraire p 257

Ou bien :

« Ce qui menace le plus la lecture : la réalité du lecteur, sa personnalité, son immodestie, l'acharnement à vouloir demeurer lui-même en face de ce qu'il lit, à vouloir être un homme qui sait lire en général. »

« Lire, ce serait donc, non pas écrire à nouveau le livre, mais faire que le livre s'écrive ou soit écrit » Espace littéraire p 265 folio Gallimard

La lecture vient alors soutenir l'effacement de l'auteur, le lecteur aurait-il partie liée à cet effacement, se rend-il complice de cet « allègement » du poids reposant sur les épaules de l'auteur, rendu à une solitude risquée ? Mais Blanchot creuse encore d'avantage :

« « Noli me legere »

La même situation peut encore se décrire ainsi : l'écrivain ne lit jamais son œuvre. Elle est pour lui, illisible, un secret, en face de quoi il ne demeure pas. Un secret parce qu'il en est séparé. Cette impossibilité de lire n'est pas cependant un mouvement purement négatif, elle est plutôt la seule approche réelle que l'auteur puisse avoir de ce que nous appelons œuvre... Celle-ci est la décision même qui le congédie, le retranche, qui fait de lui le survivant, le désœuvré, l'inerte dont l'art ne dépend pas.

L'écrivain ne peut pas séjourner auprès de l'œuvre : il ne peut que l'écrire, il peut, lorsqu'elle est écrite seulement en discerner l'approche dans l'abrupte Noli me legere qui l'éloigne lui-même, qui l'écarte ou qui l'oblige à faire retour à cet « écart » où il est entré d'abord pour devenir l'entente de ce qu'il lui fallait écrire. » Espace Littéraire p 13

N'est-ce pas dire aussi que l'écrivain a horreur de son acte et qu'il s'en détourne pour s'en éloigner, pour retrouver la solitude de l'acte détaché de la production.

Mais c'est qu'il faut aussi savoir garder la bonne distance et soutenir le menaçant *Noli me legere*, que risque-t-on à braver l'inter-dit : qui risque quoi ? (Cap au pire pour reprendre Beckett?)

*«Ecrire, serait-ce, dans le livre, devenir lisible pour chacun, et, pour soi-même, indéchiffrable
» Ecriture du désastre (p.8)*

C'est dire aussi combien la lecture de Blanchot oblige, et ce pourrait être aussi la part de la séduction à laquelle le lecteur doit résister, entre deux impossibilités :

« Dans la mesure où écrire, c'est s'arracher à l'impossibilité, où écrire devient possible, écrire assume alors les caractères de l'exigence de lire, et l'écrivain devient l'intimité naissante du lecteur encore infiniment futur » (L'Espace littéraire).

« *La communication ouverte entre le pouvoir et l'impossibilité, entre le pouvoir lié au moment de la lecture et l'impossibilité liée au moment de l'écriture* » (*L'Espace littéraire*, p. 263)

C'est depuis une difficulté que j'engage ma lecture de Blanchot comme épreuve, liant déjà parler/écriture : « *L'exigence de la parole toujours déjà préalablement écrite* », difficulté à situer dans son écriture même, peut être à partir de Lacan faisant de la dé-supposition du savoir la possibilité de la lecture.

Peut-on supposer un savoir à Blanchot, dont l'écrit ne cherche qu'à vider l'enflure potentielle (la jouissance) à (dans) laquelle pourrait être pris qui ne suivrait pas ses propos de son texte à la lettre qui enjoint de ne pas s'y croire et ne pas y croire, qui ne cesse donc de parcourir par rétrogrédiance les nœuds de l'impouvoir du savoir, les tours successifs de la dépossession, qui dénudent toujours plus avant la forfaiture de la maîtrise. Blanchot aurait ainsi déjà entrepris ce travail de dé-supposition pour lui-même mais peut être aussi pour d'autres, ce qui est selon moi une des résistances que rencontre le lecteur à avancer dans sa lecture (Blanchot comme clôture ?), et se défaire d'une fascination, une déprise :

« *Écrire, c'est entrer dans l'affirmation de la solitude où menace la fascination. C'est se livrer au risque de l'absence de temps, où règne le recommencement éternel. C'est passer du Je au Il, de sorte que ce qui m'arrive n'arrive à personne, est anonyme par le fait que cela me concerne, se répète dans un éparpillement infini. Écrire, c'est disposer le langage sous la fascination et, par lui, demeurer en contact avec le milieu absolu, là où la chose redevient image, où l'image, d'allusion à une figure devient l'allusion à ce qui est sans figure et, de forme dessinée sur l'absence, devient l'informe présence de cette absence, l'ouverture opaque et vide sur ce qui est quand il n'y a plus de monde, quand il n'y a pas encore de monde.* (*L'Espace littéraire*, p. 31).

« *L'écrivain semble maître de sa plume, il peut devenir capable d'une grande maîtrise sur les mots, sur ce qu'il désire leur faire exprimer. Mais cette maîtrise réussit seulement à le mettre, à le maintenir en contact avec la passivité foncière où le mot, n'étant plus que son apparence et l'ombre d'un mot, ne peut jamais être maîtrisé ni même saisi, reste l'insaisissable, l'indésaisissable, le moment indéci de la fascination.* » *Espace Littéraire* p 15

Comment faire acte de coupure en lecteur alors que tout a déjà commencé depuis toujours et qu'on ne peut saisir le point d'entrée pour s'immiscer dans le mouvement d'une écriture comme formant un tissu continu et présentant la forme paradoxale du fragment, du discontinu, tournant autour du vide, écriture de bord ? Peut-on à croire qu'un point d'entrée est ménagé au lecteur qui s'y risque ?.

C'est le tissu local/global qui est pris en écharpe, chacun des côtés jouant sa partie mais ne valant que d'un seul tenant. Pourtant on pourrait être tenté de saisir le fragment pour le tout, et le ressassement pourrait induire une telle approche, (monadique), contre le ressassement, la répétition, tout Blanchot dans le fragment :

« *-Dans chaque mot tous les mots.*

-Il reste que parler, comme écrire, nous engage, dans un mouvement séparateur, une sortie oscillante et vacillante. » *EI* p 39

Parler/ tenir parole : ça parle

« Cela parle, mais sans commencement. Cela dit mais cela ne renvoie pas à quelque chose à dire, à quelque chose qui le garantirait comme son sens. » Espace Littéraire p51 52

La parole circule comme unique venant se distribuer entre deux hommes, Benveniste en a élaboré la théorie, ici une dimension de l'intervalle s'imisce, le silence :

« La définition, je veux dire la description la plus simple de la conversation la plus simple pourrait être la suivante : quand deux hommes parlent ensemble, ils ne parlent pas ensemble mais tour à tour...p107 Entretien Infini

« — Cette réponse, cette parole qui commence par répondre et qui, en ce commencement, reedit la question qui lui vient de l'Inconnu et de l'Étranger, voilà ce qui est au principe de cette responsabilité, telle qu'elle s'exprimera, par la suite, dans le langage dur de l'existence : il faut parler. — Parler sans pouvoir. — Tenir parole (Entretien infini p 92-93 »

« C'est pourquoi, l'œuvre est œuvre seulement quand elle devient l'intimité ouverte de quelqu'un qui l'écrit et de quelqu'un qui la lit, l'espace violemment déployé par la contestation mutuelle du pouvoir de dire et du pouvoir faire entendre. (Espace littéraire page 1

Il y a bien une éthique de la parole de l'échange et engageant d'autant plus que la violence n'est pas évacuée et qu'il faut relever et l'acte est à ce prix aussi.

Une littérature du non-rapport :

« Cela veut dire essentiellement que ce rapport n'est pas un rapport d'unification : forme et contenu sont en rapport de telle sorte que toute compréhension, tout effort pour les identifier, les rapporter l'un à l'autre ou à une commune mesure selon un ordre régulièrement valable ou selon une légalité naturelle les altère et les échoue nécessairement. D'où des conséquences si difficiles que nous ne saurions toutes les découvrir. Celle-ci, que le signifié ne peut jamais se donner pour la réponse du signifiant, sa fin, mais plutôt comme ce qui restitue indéfiniment le signifiant dans son pouvoir de donner sens et de faire question (la réalité du « contenu » n'est là que pour recharger la forme, la rétablir comme forme, laquelle à son tour se dépasse en un « sens » qui se dérobe et ne peut la remplir) M. Blanchot, « La littérature encore une fois », dans L'Entretien infini, Paris, Gallimard, 1969, p. 586

Le sens n'est pas évacué, mais il est poussé jusqu'à ses dernières limites, jusqu'à produire l'aversion du sens, et désigne un réel. Destitution réciproque des places de l'auteur comme du lecteur, tous deux voués au ressassement éternel ; C'est ici sans doute que peut prendre place la référence à Saint Thomas et le sic ut palea. *« Becket fait déchet de son être. ».*

« L'enchevêtrement, ce réseau mal ordonné de la parole et de l'écriture, ne peut être tranché qu'à condition d'être chaque fois restauré et même rendu plus difficile à démêler par la pratique (impraticable, souveraine, aveugle, pitoyable dans tous les cas) de l'écriture qui ne sait qu'après coup, ne le sachant jamais que d'un savoir emprunt, que le nœud par elle fut tranché, alors qu'il n'était pas encore noué, et que c'est cette violence décisive de la pratique qui seule en fit un nœud gordien. C'est donc cette violence tranchante, préliminaire de l'écriture, qui assure, effet fortement ironique, l'unité écriture-parole en permettant de la lire » Le pas au delà

« Il n'y a pas de métalangage, mais l'écrit qui se fabrique du langage est matériel peut-être de force à ce que s'y changent nos propos. Est-il possible du littoral de constituer tel discours qui se caractérise de ne pas s'émettre du semblant? Là est la question qui ne se propose que de la littérature dite d'avant-garde, laquelle est elle-même fait de littoral : et donc ne se soutient pas du semblant, mais pour autant ne prouve rien que la cassure, que seul un discours peut produire, avec effet de production. » *Lituraterre*

Lacan dans *Lituraterre* ouvre la possibilité de la psychanalyse à se mesurer à la littérature, la littérature ouvrant la voie (cf. *Le ravissement*) et Blanchot peut être une relève, comme Beckett cité dans le texte. Déprise de l'auteur, la lettre comme trace d'un vide, échec de la représentation, cette dimension circule dans les textes littéraires comme à leur insu, l'énigme, le non-savoir, non-sens, Blanchot comme Beckett s'en font les scribes, scribes du trou dans le savoir :

« C'est-à-dire qu'ils soient déchiffrés à l'aune de l'énigme que seule la psychanalyse permet de dévoiler, car elle est son objet même, que seule elle rend opérante » *Lituraterre*

« Méthode par où la psychanalyse justifie mieux son intrusion : car si la critique littéraire pouvait effectivement se renouveler, ce serait de ce que la psychanalyse soit là pour que les textes se mesurent à elle, l'énigme étant de son côté. » *Lituraterre*

« Le recommencement, la répétition, la fatalité du retour, tout ce à quoi font allusion les expériences où le sentiment d'étrangeté s'allie au déjà vu, où l'irrémissible prend la forme d'une répétition sans fin, où le même est donné dans le vertige du dédoublement, où nous ne pouvons pas connaître mais reconnaître, tout cela fait allusion à cette erreur initiale qui peut s'exprimer sous cette forme : ce qui est premier, ce n'est pas le commencement, mais le recommencement, et l'être, c'est précisément l'impossibilité d'être une première fois. (*Espace Littéraire*, p. 326-327.)

Le passage à l'écriture, « force aléatoire d'absence », (*Entretien infini VII*) ne coïnciderait jamais avec le commencement du livre soit un point de départ pour n'atteindre une fin que par la contingence de la rencontre d'un vide, dans l'écart du texte d'avec toute limite imposée par la « forme » livre, prétention formelle qui n'engage pas la relève du continu, prétention qui s'instaure du fait de la tension permanente de Blanchot à tenir l'impossibilité du rapport jusqu'à l'usure du non rapport. Il n'y a pas de rapport entre le commencement et le début, entre fin et arrêt, dans un usage de la forfaiture découverte, un commencement serait là pour un autre, ainsi dans le fragment *La parole analytique* dans *l'Entretien infini*, aussi bien que « le médecin (de la clinique psychiatrique) n'est pas là pour lui-même mais à la place d'un autre, il joue par sa seule présence le rôle d'un autre.. » , le tissu d'écriture, dans sa continuité élimée pour que de l'échappement advienne, et puisse rejoindre dans la disjonction le mouvement de la parole, jeu de dupes, de place.

« L'œuvre dit ce mot, commencement, et ce qu'elle prétend donner à l'histoire, c'est l'initiative, la possibilité d'un point de départ. Mais elle-même ne commence pas. Elle est toujours antérieure à tout commencement, elle est toujours déjà finie. » *Espace littéraire p 264*

La trace

« Effacé avant d'être écrit. Si le mot trace peut être accueilli, c'est comme l'index qui indiquerait comme raturé ce qui ne fut pourtant jamais tracé. Toute notre écriture [...] serait

ainsi : le souci de ce qui ne fut jamais écrit au présent, mais dans un passé à venir. » Le Pas au-delà, p. 28

Ce qui élargi à toute écriture la portée de ce que Lacan pose :

« Rature d'aucune trace qui soit d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral. Litura pure c'est le littéral. La produire, c'est reproduire cette moitié sans paire dont le sujet subsiste ».

«Lituraterre »

Écrire, ce n'est donc pas écrire à nouveau frais, c'est réécrire ce qui s'est effacé - effacer ce qui n'a pas encore trouvé de place, qui est déjà recouvert, et met en usage une topologie de la profondeur, ce qui a été oublié crée un intervalle, un blanc qui ruine la coïncidence de la chose avec elle-même et la remet en usage, creusée de sa représentation.

[...] ce qui est dit une fois d'un côté, est redit une deuxième fois de l'autre côté et non pas seulement réaffirmé, mais (parce qu'il y a reprise) élevé à une forme d'affirmation nouvelle où, changeant de place, la chose dite entre en rapport avec sa différence, devient plus aiguë, plus tragique, non pas plus unifiée, mais au contraire suspendue tragiquement entre deux pôles d'attraction. (Entretien infini, p. 318.)

..notre existence et qu'il nous est peut-être donné de « vivre » chaque événement de nous-mêmes dans un double rapport, une fois comme ce que nous comprenons, saisissons, supportons et maîtrisons (fût-ce difficilement et douloureusement) en le rapportant à quelque bien, quelque valeur, c'est-à-dire en dernier terme à l'Unité, une autre fois comme ce qui se dérobe à tout emploi et à toute fin, davantage comme ce qui échappe à notre pouvoir même d'en faire l'épreuve, mais à l'épreuve duquel nous ne saurions échapper [...]. (Entretien infini, p. 307-308.)

Texte qui définit, me semble-t-il une éthique de l'acte par une bande qui se boucle sur elle-même en dévoilant ses deux faces (écriture/lecture), comme mouvement qui vise à vider la jouissance par le « désemploi », le sans valeur et l'usure des signifiants, ce qui échappe à tout mode de saisie. L'analyse serait ainsi le mouvement d'une nouvelle raison (*nouvel amour*), d'une lecture qui ne commence pas avec la rencontre d'un nom (tout a déjà commencé, il n'y a que le recommencement), mais qui trouve à se boucler dans l'acte de retour de la parole sur elle-même dont on fait l'épreuve.

Sarah Schulmann

12/05/2020 L'an I de l'après du confinement

Bibliographie sommaire :

Le pas au-delà, Gallimard, 1973

L'entretien infini, Gallimard, 1969

L'espace littéraire, Gallimard, 1955

Les écrits politiques 1953-1993, Gallimard,

Correspondance Maurice Blanchot-Johannès Hübner, Editions Kimé, 2014

Autres écrits, Jacques Lacan, Editions du Seuil, 2001

